Les cons surgissent sans préavis, à un moment où vous ne vous y attendiez pas. Vous n’y étiez pas préparés. Vous souhaitiez simplement faire quelque chose, vous déplacer ou jouir d’un paysage, travailler ou profiter de la vie – disons vivre, simplement vivre, en suivant votre bonhomme de chemin. Mais la connerie humaine a surgi. À présent, peu importe si vous étiez bien ou mal lunés ce matin ou ce soir, cette connerie vous crispe, elle vous pèse. S’il est permis d’être plus précis et un peu dramatique, nous dirons qu’elle vous blesse. Même si vous souhaitez, par orgueil, vous maintenir au-dessus de ça, la connerie vous blesse. Le fait même qu’elle vous blesse vous contrarie ; cela agrandit la blessure et l’envenime.

Ne faisons pas les fiers, osons regarder la plaie de plus près. Dans mille cas que l’on trouve dans la rue – le véhicule qui vous coupe la route, le promeneur qui file un coup de pied à son chien ou qui jette ses déchets par terre –, le con est celui qui manque de respect aux autres, qui méprise un précepte même du simple bon sens, qui en définitive détruit les conditions pour vivre ensemble. Pour dire sans attendre toute la vérité, la plupart de ces comportements sont eux-mêmes des symptômes de problèmes profonds qui ne dépendent pas seulement des personnes en question : des conditions de travail difficiles et précaires, une industrie du loisir et de la consommation débridée jusqu’à l’angoisse, la mise en échec des cadres qui régulent les rapports entre les êtres… Pour tout à fait comprendre la situation, il faudrait tenir compte d’un processus selon lequel ce ne sont pas seulement les cons qui détruisent les conditions de la vie sociale, c’est aussi une société malade qui produit des cons. L’important est de retenir que les phénomènes humains ont une épaisseur spécifique, ce qui n’empêche pas, de fait, qu’il y ait des cons.

Voici donc une première considération importante : le con ou la conne se définissent, du fait d’un comportement que nous estimons inadéquat, comme des êtres que nous identifions, même momentanément, comme situés à un degré inférieur d’une échelle morale où, sans être parfaits, nous nous situons nous-mêmes – dans notre effort à tous pour devenir des êtres humains accomplis.

Avant d’examiner plus avant la question, il convient de parer rapidement à une objection. Puisque l’on est toujours le con ou la conne d’un autre (voir chapitre précédent), est-ce qu’on a vraiment le droit de dire de quelqu’un qu’il est con ? Puisque, à ses yeux, c’est probablement nous qui le sommes… D’ailleurs, qui sait définir ce qu’est un être humain accompli ? À suivre jusqu’au bout ce raisonnement, la connerie n’existerait pas parce qu’elle est relative, tout comme les critères de valeur sur lesquels elle repose, et qu’elle dépend entièrement d’un point de vue individuel. En ce sens, elle ne refléterait rien d’autre que des préférences intimes, seulement valides pour chacun. Eh bien ! Ce relativisme ne m’effraie pas. J’accorde de bon cœur que nous sommes tous le con d’un autre ; mais cela ne signifie pas que tous les cons se valent. Au contraire, puisque chacun fournit sa propre évaluation de la connerie, la confrontation entre les évaluations produit nécessairement certains accords et désaccords. Donc, dans la situation locale et urgente qui fait l’objet de notre analyse, le con ou la conne est celui ou celle que le plus grand nombre d’autres s’accordent (malgré les variations) à estimer tel : cela signifie que la connerie objective n’est pas celle qui existe dans l’absolu et qui précède les évaluations subjectives, mais celle qui est produite par le recoupement de ces évaluations, de sorte que l’on peut dire que l’objectivité se définit à l’intersection de toutes les subjectivités, comme ce qui leur est commun. Ce n’est donc pas parce que la connerie est relative qu’elle ne peut pas recevoir une valeur de vérité ; au contraire, elle exprime précisément la vérité des relations. Je conclus donc à nouveau que l’on peut considérer qu’il y a réellement des cons, qui même localement, même momentanément, réussissent moins que les autres dans notre effort à tous pour devenir des humains. Et bien que chacun diffère en partie sur les détails, j’estime que cela, tout le monde le sait.

Seulement, il se produit ici une curieuse anomalie. Dans la situation que l’on vient de décrire, ceux qui se pensent pour ainsi dire dans le rôle de témoins devant la connerie devraient se trouver dans une position de surplomb : si quelqu’un est identifié (même momentanément) comme placé par son comportement en bas d’une échelle morale qui évalue notre effort vers l’accomplissement humain, cela devrait signifier que les autres se trouvent au-dessus. Donc, là où une personne se comporte de manière abusive, contre-productive ou dangereuse, nous devrions mettre à profit notre surplomb pour passer à l’action, rétablir sans difficulté la situation et, sans aucune colère, empêcher le con de nuire. Et pourtant, ce n’est pas ce qui se passe. Pourquoi non ? Parce que la faiblesse ou l’infériorité morale ne disent pas tout de la connerie. Il faut observer une seconde détermination importante : la connerie n’est pas seulement faiblesse, elle est laideur. Elle se définit comme la face repoussante de la faiblesse humaine.

 Par là, le problème véritable commence à se nouer. Pris à la gorge par la surprise de juger un être comme inférieur (avec plus ou moins de raison, mais jamais sans raison), nous sommes également surpris de percevoir en nous une sorte de recul, un mépris ou un dégoût, qui prennent justement nos forces à défaut. Nous savons, nous sentons que nous valons mieux que le malpropre qui ne tire pas la chasse dans les lieux publics, ou que la baronne qui se croit tout permis parce qu’elle a de l’argent ; et pourtant notre valeur ne suffit pas à nous faire triompher de leur connerie. Au contraire ! C’est à proportion de notre exaspération pour eux, à proportion de notre désir de les planter là ou de les faire disparaître de notre monde, que nous les distinguons précisément comme un con ou une conne – des êtres qui créent autour d’eux un reflux de bienveillance et d’amour. Ainsi, exactement en même temps que la connerie repose sur un jugement moral formel, elle engage un rapport affectif – en d’autres termes, une émotion – par définition négatif, qui nous donne soif de renoncer à notre commune humanité par un réflexe épidermique, un excès d’impatience dont nous ne voulons même plus savoir s’il est salutaire ou suicidaire. Quoi qu’on y fasse, les cons, on les déteste – *stultitia delenda est[[1]](#footnote-1).*

Alors s’enclenche un très étrange dispositif, que je compte décrire plusieurs fois, en employant différentes images, afin de déjouer différents pièges. Nous étions comme réunis en cercle autour de l’emmerdeuse ou du connard qui empoisonnent nos vies, et nous nous accordions à les placer plus bas que nous-mêmes… Mais au moment où ils se mettent à nous répugner, nous commençons à perdre à notre tour notre disposition à l’empathie. Oui ! Plus vous savez et sentez que le con est un con, plus vous perdez votre pouvoir de bienveillance, plus vous vous éloignez de votre propre idéal humain, et plus vous vous transformez vous-même… exactement en proportion… en un être hostile, c’est-à-dire en un con (la preuve en est, en particulier, que vous devenez le con ou la conne du con). Bien sûr ! Car tout ce que fait cette crevure vous heurte… parce que vous voulez en quelque sorte ne pas voir ce déchet… parce qu’il faudrait sauver votre propre bien-être… Alors l’autre vous énerve, il vous répugne… mais plus vous reculez, plus il vous insulte… et donc vous reculez encore… mais vous vous enfoncez encore, plus profond dans votre mépris… Comment ne pas le détester, l’autre, puisque c’est justement sa faute ! Mais plus vous le détestez… plus vous vous enlisez.

Ces sables mouvants illustrent un processus qui nous indique, en conclusion de ce premier chapitre, pourquoi il est si difficile d’avancer face aux cons. En effet, les impressions issues de l’imperfection humaine consistent immédiatement en une posture qui rabaisse et diminue non seulement l’être que l’on observe de l’extérieur comme un objet, mais aussi le sujet de l’observation, le prétendu spectateur. Cela signifie qu’il est structurellement impossible d’être un simple témoin de la connerie. Il est en effet contradictoire que la connerie vous laisse dans une position neutre : l’évaluation qui vous permet d’identifier la conne ou le con vous a déjà fait prendre parti contre eux. Ensuite, ce défaut de neutralité ne vous laisse pas indemne, au contraire : votre jugement signifie en lui-même, et immédiatement, la diminution de l’amour et de la bienveillance que vous êtes capable de montrer, ici, maintenant, à cette connasse ou à cet abruti. Ainsi, si les cons forment une si grande calamité, c’est en ceci qu’ils constituent un problème dynamique qui, sitôt qu’il est posé, détruit les conditions de sa solution. D’où je conclus par la première des phrases que j’appelle des « pochoirs », parce qu’elles sont spécialement découpées pour que les plus jeunes aillent les peindre sur les murs, au cas où l’urgence s’en ferait sentir – et vous, sur le revers de vos paupières, pour ne jamais les oublier :

1

Vous n’êtes pas le prof des cons.

Changez les situations, pas les personnes.

**Résumé**

**Vous résumerez le texte de Maxime Rovère, extrait de son essai *Que faire des cons ?* (2021), en 200 mots (+/- 10%). Le soin apporté à la copie, ainsi que la correction des phrases seront de rigueur.**

1. « il faut détruire la connerie », parodie du *carthago delenda est* prononcé par Caton l’Ancien pour lancer la troisième (et dernière) guerre punique. [↑](#footnote-ref-1)